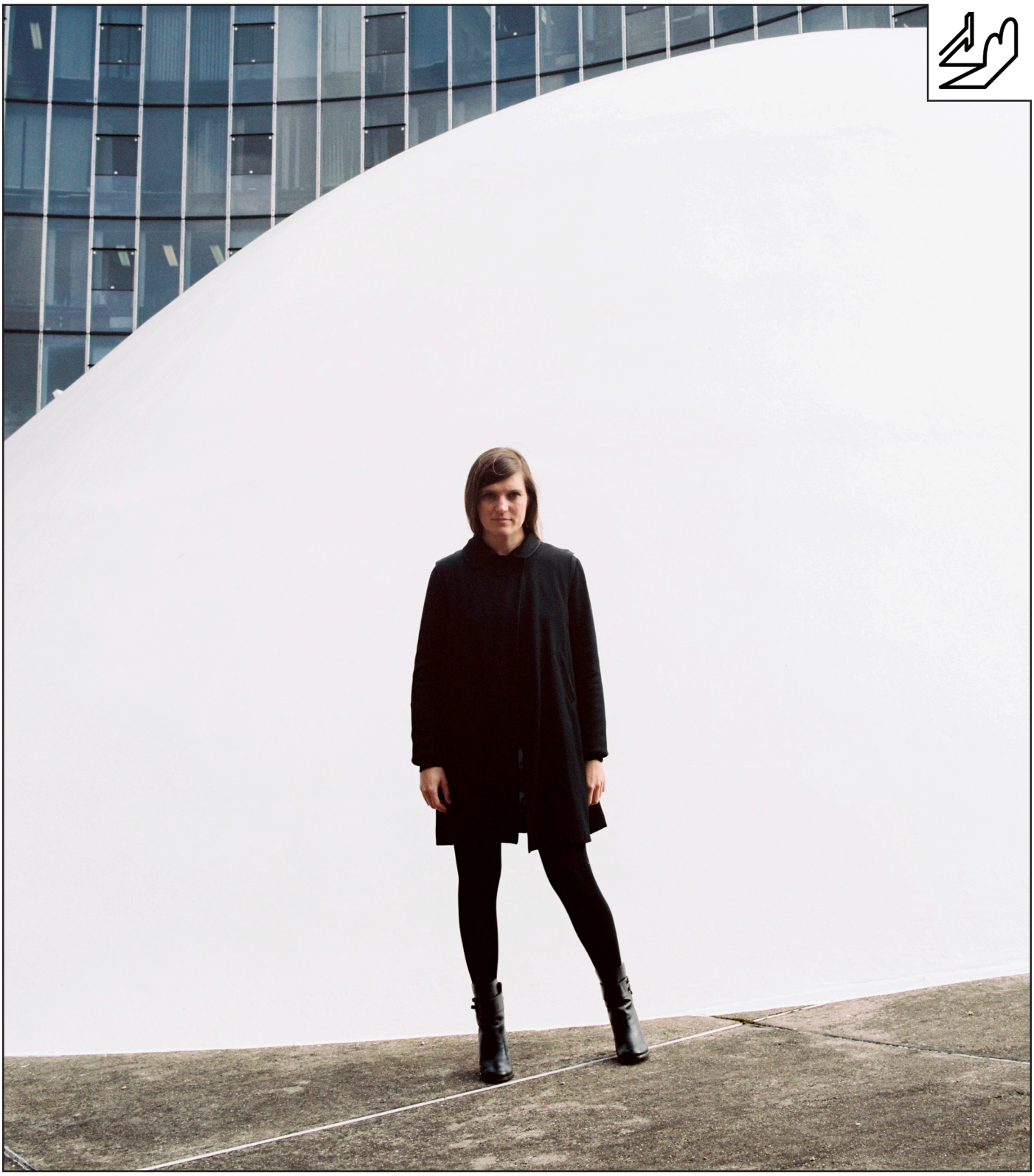
Théâtre National de Bretagne

Direction Arthur Nauzyciel

GISÈLE VIENNE

REVUE DE PRESSE

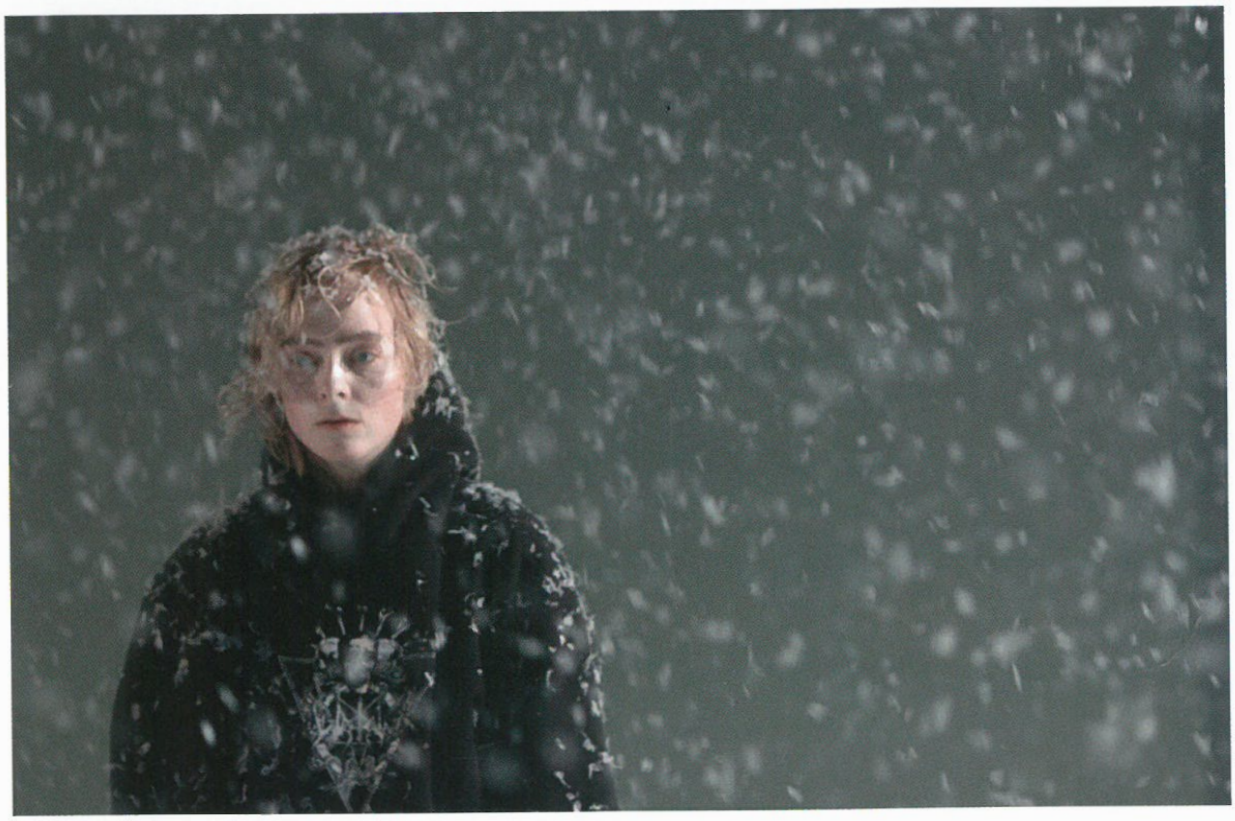


© Mathilde Darel

Mahler
À VOUS

Aussi célèbres que terrifiants, les *Kindertotenlieder* de Gisèle Vienne sont en passe de devenir un classique de son œuvre protéiforme. Dans ses représentations cauchemardesques, l'artiste réaffirme l'existence d'une violence inhérente à notre société et l'installe dans des limbes mystérieuses, dérangeantes, plantées de poupées glaçantes, d'individus grimés vêtus de noir, de brouillards humides et de craquements de branches (ou d'os ?). L'opéra de Mahler, qui traite de la mort de deux enfants, se prête bien à cet univers doucereux. La mélancolie cède souvent la place à une terreur que l'on déguste lentement, entre appréhension et plaisir voyeuriste.

KINDERTOTENLIEDER Samedi 18 novembre à 21h, dimanche 19 novembre à 18h. Le Triangle, Rennes. 11€. .



Mathilde Darel

PLAISIRS GLACÉS

Kindertotenlieder de Gisèle Vienne

Sous un manteau de neige, la cruelle étrangeté d'un conte musical dark. L'inquiétant est partout dans ce paysage de fantaisie. Des silhouettes d'enfants se découpent en contre-jour. Instruments et enceintes délimitent l'espace d'un temple improvisé. Un autel conçu pour les rituels musicaux du black metal sur cet ailleurs immaculé où la neige ne cesse de tomber. Gisèle Vienne, artiste associée au TNB, a souhaité reprendre ce spectacle emblématique de son travail pour cette première édition du festival. *Kindertotenlieder* (2007) emprunte son titre au cycle des cinq lieder que Gustav Mahler consacre à une œuvre dédiée aux enfants morts. L'artiste revisite la référence au présent dans le contemporain de la plus dark des musicalités. Son cérémonial puise à l'archaïque pour rappeler la cruauté des rites de passage. Figures violentes et poilues chères à nos légendes européennes, des Perchten débarquent de nulle part comme des furies. Propre à extirper les existences de l'enfance, leur violence dévastatrice ouvre sur le fantasme d'une sexualité qu'on se plaît alors à découvrir entre le désir et l'effroi. **P. S.**

Le 18 novembre à 21 h et le 19 à 18 h, Le Triangle – Cité de la danse

LES ECHOS – MAR 14 11 2017

Gisèle Vienne célèbre la nuit

Philippe Noisette / Critique Danse | Le 14/11 à 06:00, mis à jour à 11:13

« Crowd » réunit une quinzaine de solistes pour un voyage intérieur et hédoniste. Estelle Hanania

« Crowd », nouvel opus de Gisèle Vienne créé à Strasbourg dans le cadre de la Biennale de la Danse Grand Est, met en mouvement de jeunes interprètes sur fond de musique électronique. Un spectacle saisissant à voir aussi à Reims, Courtrai et aux Amandiers de Nanterre.

Avec ces corps offerts comme saisis par les « beats » et les lumières, le milieu de la nuit offre une matière vivante des plus captivante pour un artiste. Rassemblement de jeunes gens, rave ou simplement dance-party ont inspiré des photographes vedette comme la néerlandaise Rineke Dijkstra ou l'allemand Wolfgang Tillmans. Avec un sous-texte éminemment politique, dès lors que cette jeunesse se meut en flot protestataire. Pourtant la danse contemporaine a rarement montré ces états de corps : on citera tout de même la pièce de Christian Rizzo « Le syndrome Ian » ou celle de José Vidal dirigeant un « Sacre du printemps » façon clubbing…

À LIRE AUSSI

CHRISTIAN RIZZO, ROI DE LA NUIT

« Crowd » de Gisèle Vienne réunit une quinzaine de solistes pour un voyage intérieur et hédoniste. Le décor, un simple plateau recouvert de terreau universel biologique et de détritus, pourrait être celui de n'importe quelle fin de soirée ici ou ailleurs. Un à un, presque à reculons, les interprètes vont habiter cet espace traversé des magnifiques lumières de Patrick Riou. La chorégraphe et scénographe a capturé ces instants de nuit, membres comme

son approche des communautés actuelles. Elle s'est intéressée il y a peu à une convention de ventriloques américains ou à des ensembles de danses traditionnelles.

Chez cette artiste venue de la marionnette, le mouvement, la littérature ou la musique constituent un tout. Chaque oeuvre enrichit le propos de la précédente. Et même si il manque quelques pics d'intensités durant cette heure vingt on reste ébloui par le résultat visuellement somptueux. Enfin « Crowd » doit beaucoup à la bande-son conçue par Peter Rehberg un fidèle de Gisèle Vienne. Mixant des morceaux iconiques des années 90 (Underground Resistance ou Jeff Mills) avec des réalisations récentes Rehberg fait de ce flux musical une célébration de la nuit.

CROWD

de Gisèle Vienne

Le Manège à Reims le 15 nov, Festival Next à Courtrai le 25 nov., Nanterre-Amandiers avec le Festival d'automne du 9 au 16 déc.

@philippenoisett

OUEST FRANCE SAM 28 11 2017

Des poupées au Festival du TNB

La pièce « Kindertotenlieder » met en scène dix poupées à taille réelle, cinq danseurs et deux musiciens.

Kindertotenlieder est une pièce de Gisèle Vienne, créée en 2007, qui a tourné dans le monde entier. L'histoire d'un garçon qui aurait été assassiné et dont le fantôme revient hanter un groupe d'adolescents...

Sur scène, dix poupées à taille réelle, cinq danseurs et deux musiciens. La pièce se déroule dans un paysage enneigé très romantique où se déroule, premier rituel, les funérailles du garçon décédé.

« **L'interprétation oscille entre réalisme et danse désincarnée,** explique Gisèle Vienne. **On est entre la présence et l'absence.** » Le groupe de black métal KTL joue en direct sur scène. « **Le groupe montre la théâtralité de l'autodestruction de la musique métal** », explique la metteuse en scène. 3e rituel : celui du rite païen des Perchten, fait pour chasser les démons. Un rite bien connu par l'auteure d'origine franco-autrichienne.

Musique, danse, arts plastiques : tout est mêlé chez Gisèle Vienne. Artiste associée au TNB, elle présentera sa prochaine pièce *Crowd,* en février. « **Elle interrogera, elle aussi, le besoin de rituels cette fois en référence à la communauté des rave partys,** indique Gisèle Vienne. **À travers les cultures alternatives, il y a un goût pour la musique mais aussi la recherche plus profonde d'une utopie et d'expériences sociales, qui n'est pas sans rappeler les communautés religieuses.** »

Gisèle Vienne, dont c'est seulement le second spectacle présenté à Rennes, se dit « **très heureuse de commencer cette aventure avec le public rennais.** »

F. R.

Samedi, à 21 h, et **dimanche,** à 18 h, centre culturel le Triangle. Durée : 1 h 15. Tarif : 11 €

Le sens du détail.

Foule contact.

Par Rosita Boisseau

« Une fête improvisée quelque part entre les années 1990 et aujourd'hui. » C'est ainsi que Gisèle Vienne présente sa pièce, *Crowd,* pour quinze danseurs, accompagnée en live par le DJ-set de Peter Rehberg. La metteuse en scène et marionnettiste a travaillé à partir de gifs animés, ces boucles vidéo très utilisées sur les réseaux sociaux, où ils servent souvent de manière humoristique, et qui répètent un geste, une posture. Ces mouvements reproduits à l'infini ont inspiré Gisèle Vienne, passionnée par l'hypnose et la transe. Elle a aussi pioché dans les codes du cinéma pour *« retoucher »* les chorégraphies, et joué sur le *slow motion,* les accélérations ou les accidents. De quoi faire sérieusement dérailler le spectacle en flirtant avec l'hallucination, et le transformer en exutoire, mêlant plaisir et violence.

***Crowd,* de Gisèle Vienne. Festival d'Automne, Théâtre Nanterre-Amandiers, Nanterre. Jusqu'au 16 décembre.**

SCÈNES

La transe, un exutoire, une raison d'exister.

CROWD

DANSE

GISÈLE VIENNE

Entre abandon et tensions, les danseurs de Gisèle Vienne explorent l'univers inquiétant de la rave.

TT

Quel besoin nos chorégraphes-plasticiens contemporains ont-ils de mettre en scène la fête ou la rave party ? En 2016, *Le Syndrome Ian*, de Christian Rizzo, tel un ballet de groupe esthétique, avec gestes ajustés, s'inspirait des nuits parisiennes des années 1980. A son tour, Gisèle Vienne crée *Crowd* (« foule », en anglais), spectacle nourri de son expérience des raves techno – plutôt berlinoises – auxquelles elle a participé dans les années 1990. La scène est vide. La rave est passée – une ligne de déchets épars le laisse entendre –, à moins qu'elle n'ait dérivé ailleurs pour le moment. C'est sur ce chemin qu'apparaît bientôt le premier personnage : une fille, short et baskets en lamé… Elle progresse au ralenti et déploie une marche hypnotique tout comme le sera ce long continuum de corps dansants poussés par les pulsations du complice Peter Rehberg. Quatorze silhouettes entrées au goutte-à-goutte donnent peu à peu l'impression d'une foule. L'ado au blouson rouge et bleu fraye avec le mec à casquette, le jeune homme à la chemise de bûcheron canadien détonne, le type à la dégaine de « skin » inquiète, la pulpeuse en boléro, au torse nu et au corps électrique, s'arroge le premier plan, la décalée tourne au large avec son sac plastique, et la fille en tenue de ville ne lâche pas son cabas de cuir…

On repère peu à peu leurs façons d'habiter l'espace et d'être (ou pas) à l'autre. On est à l'affût du moindre indice dans ces images physiques : bustes arc-boutés, bras en torsade, corps renversés. La terre foulée les salit peu à peu, comme dans *Le Sacre du Printemps* pensé par Pina Bausch. Mais Gisèle Vienne s'est arrêtée, pour une fois, au seuil de la violence qu'elle a si souvent mise en scène : pas de sacrifiés ici, seulement des tensions inquiétantes se diluant, à la fin, dans le mouvement ouaté du groupe…

Bien sûr, on peut trouver cette progression infime (l'ensemble gagnerait sans doute à être resserré), mais la lenteur colle avec l'épaisseur temporelle de ces rituels où la jeunesse trouve un exutoire. Fenêtre ouverte sur des communautés qui font de la transe dansée leur raison d'être, ce spectacle recèle des arrêts sur image splendides.

– ***Emmanuelle Bouchez***

| 1h20 | Du 7 au 16 déc., Festival d'automne, Théâtre des Amandiers, Nanterre (92), tél. : 01 53 45 17 17 ; du 6 au 9 fév., Rennes (35), tél. : 02 99 31 12 31 ; les 27 et 28, Grenoble (38), tél. : 04 76 00 79 00.

Mauvais esprits

Gisèle Vienne La chorégraphe et plasticienne défend la liberté de mettre en scène les fantasmes les plus violents et les plus dérangeants sexuellement.

LE PORTRAIT

Un jour, en sortant d'une pièce de Gisèle Vienne, une journaliste est venue trouver le père de l'artiste en lui demandant ce qu'il pensait du fait que sa fille montre de telles horreurs à longueur de spectacles. C'est vrai quoi, que s'est-il donc passé à la fin des années 70, dans les montagnes grenobloises, pour que la petite Gisèle devienne plus tard cette artiste fascinée par les histoires de ventriloques violeurs d'enfants, copine avec le pape du queercore Dennis Cooper ou la grande prêtresse SM Catherine Robbe-Grillet ? A quel niveau a-t-il déconné pour que cette jeune étudiante en philosophie, qui aurait *«adoré être traductrice»*, finisse par mettre son inoffensive formation de marionnettiste au profit de récits horrifiques, où rôdent les psychopathes camés, les poupées flippantes et les pervers sexuels ?

C'est typiquement le genre de sous-entendus psychologisant à deux balles que Gisèle Vienne balaye d'un grand revers de rire juvénile. Elle sait pourtant qu'elle n'a pas fini d'en entendre, elle qui, à 41 ans, «tourne» actuellement sa chorégraphie *Crowd*, hantée par les fantômes des *free parties*, et prépare une mini-série pour Arte, avec Dennis Cooper au scénario. Gisèle Vienne n'a plus 16 ans, ce qui veut dire qu'elle n'a pas la coquetterie de surjouer la transgressive, ni de survendre le storytelling familial. Mais puisqu'on insiste… Elle rit beaucoup, donc. Les fausses pistes, par exemple, ça l'amuse. Son apparence sage en est une : *«C'est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de cohérence entre ce que je suis et ce à quoi je ressemble.»* A mieux la regarder, pourtant, on distingue en elle plusieurs genres et plusieurs âges : visage d'enfant, rictus d'ado déglingue, voix de vieille dame. Mais rien à voir avec l'excentricité de son ami plasticien Jean-Luc Verna, tatoué jusqu'aux dents, ou l'attirail dark de son conjoint depuis dix ans, le musicien américain Stephen O'Malley. *«Le fait de paraître physiquement si présentable, c'est une autre forme de subversion*, s'enthousiasme-t-elle. *Un travestissement social !»*

Autre fausse piste, sa situation conjugale : *«Je joue le jeu social, je suis pacsée, mais je ne comprends pas l'hétérosexualité, ni l'homosexualité d'ailleurs. Pour moi, le désir est protéiforme.»* Enfin, fausse piste ultime, celle de *«l'enfance traumatique»* dont elle rit, encore, en famille. Revenons donc à l'anecdote : son père, sur le travail macabre et borderline de sa fille, son père *«trop mignon, a juste répondu : "Ce sera toujours moins pire que ce que montre ma femme !" Parce que ma mère, une plasticienne autrichienne, est quelqu'un de très… de très, très indiscipliné. Vous voyez Jean-Luc Verna ? Eh bien, ils s'aiment beaucoup.»* Donc d'un côté une mère qui accroche sur les murs de la maison familiale ses œuvres *«d'une violence extraordinaire, avec des sexualités complètement tarées»*, qui développe *«une fascination rigolote»* pour les punks ou les travs. Et en contraste, un père *«aux superbes manières, un intellectuel extrêmement bien élevé, qui parle un français magnifique»*, devenu professeur d'économie après avoir été diplomate communiste au début des années 60. Cette *«liberté de fantasmes»*, cette *«extravagance de l'imagination»*, elle la retrouvera plus tard, à Paris, auprès du couple Robbe-Grillet, qui tous deux l'ont *«énormément nourrie»*. *«Je fréquente des gens absolument adorables mais qui ont des pensées abominables !* s'enthousiasme-t-elle. *Et il n'y a rien de plus jubilatoire, pour moi, que de voir ou de penser des choses transgressives qu'on ne ferait pas dans la vie.»*

On rencontrait aussi Gisèle Vienne pour ça. Parce qu'à la suite du scandale Weinstein, les œuvres soupçonnées d'alimenter une *«culture du viol»* sont aujourd'hui pointées du doigt. Et qu'on était très curieuse de connaître les impressions d'une artiste qui, déjà toute jeune femme (elle commence la mise en scène à 23 ans) revendiquait le droit aux fantasmes tordus jusqu'à susciter d'étranges commentaires : *«Ils sont minoritaires mais on a pu me dire que je représentais un imaginaire d'homme et, qu'en tant que femme, j'étais victime de cet imaginaire.»* Dans un essai de 2009, le psychanalyste Serge Tisseron regrettait que l'art ait laissé le soin à la publicité de commercialiser *«ces désirs qui nous font honte»*. Gisèle Vienne : *«Aujourd'hui, quand on tue 260 personnes dans un roman, on ne dit pas que l'auteur est "criminel". Mais quand on viole une femme ou quand on touche un enfant dans une fiction, c'est "inaudible". Tout le monde a des pensées inconvenantes, des curiosités perverses. Les interdire ou les ignorer me semble bien la pire des choses à faire. On vit dans un rapport très moral à la mauvaise pensée, c'est un héritage très catho, hein… Alors qu'il faudrait réfléchir aux façons d'épanouir ce qui nous anime sans mettre en péril la communauté.»*

1976 Naissance à Charleville-Mézières (Ardennes).
1992 Arrivée à Berlin.
2005 *Une belle enfant blonde*, coécrit avec Catherine Robbe-Grillet et Dennis Cooper.
7-16 décembre 2017 *Crowd* au Festival d'Automne à Paris.

Et c'est fou, maintenant qu'elle y pense, à quel point sa pièce *Jerk* (2008), carnage de viols et de meurtres en marionnettes, a suscité des réactions différentes en France, au Japon, ou aux Etats-Unis, *«où les spectateurs avaient du mal à le regarder comme une fiction»*. Côté violence, c'est sa pièce la plus spectaculaire. Les autres sont quasi toutes hantées par les paysages brumeux dans lesquels elle a grandi, entre scène alternative grenobloise, underground genevois et défonce en Forêt-Noire : *«Les ados de 15, 16 ans, là-bas, où j'ai fait une partie de mon collège, étaient vraiment trash. Mes pièces portent ce décalage entre des sensations de nature extraordinaire, le grand air frais, les pins… et une culture adolescente complètement déglingue qui s'explose la tête.»* Dans sa dernière chorégraphie, *Crowd*, ce sont les traces de ses années lycées qui ressurgissent. Elle les passe à Berlin au début des années 90, entre *binge watching* de pièces de théâtre de sept heures et découverte de lieux de clubbing fabuleux. Presque des fêtes païennes. Et c'est bien le déficit de rituels laïques qu'elle entend évoquer dans cette rave-party esthétisée qu'est *Crowd*, avec quinze danseurs en sweat à capuche et le set electro de Peter Rehberg. La question la préoccupe beaucoup, elle qui n'est pas croyante mais se dit toujours partante pour dialoguer avec les cathos, même ceux d'extrême droite dont elle compte quelques membres dans sa famille. Où et comment recréer un rapport à la spiritualité dans une société matérialiste ? En lisant Georges Bataille peut-être, mais aussi Albert Hofmann, l'inventeur du LSD, ou en étudiant ces communautés musicales alternatives, punk, techno, qu'elle a beaucoup fréquentées. Aujourd'hui, dit-elle, *«le travail est vraiment ma drogue»*. Pas beaucoup de distractions. *«Ah si ! La semaine dernière, en tournée, on est sorti en club avec les danseurs. Elle était vraiment pourrie, cette fête. C'était bien !»*

Par **EVE BEAUVALLET**
Photo **JULIEN MIGNOT**

GLAMOUR

www.glamourparis.com
Pays : France
Dynamisme : 0

Visualiser l'article

"Crowd" : un spectacle de danse qui vaut toutes les techno parades

"Crowd", de Gisèle Vienne: dirty dancing © Estelle Hanania

Au milieu des détritus, des corps en apesanteur se livrent au beats de la techno. Un show hypnotique qui nous rend (presque) nostalgique des rave-parties.

Cela fait dix-sept ans que la franco-autrichienne Gisèle Vienne crée sur le thème de la violence, et son nouveau spectacle, Crowd, serait la démonstration supplémentaire de son travail chorégraphique sur le sujet. Mais quelle violence ? Il s'agirait plutôt de provocations adolescentes et de rapprochements spontanés des corps dans ce nouveau show qui nous plonge dans l'univers des **rave-parties**. Combien sont-ils sur scène ? Quinze, mais on les devine cent ou mille, dans une carrière en plein air ou dans une usine désaffectée. On pense aux séquences dansées/syncopées du film 1*20 battements par minute*. Sauf qu'ici, sur la scène du Centre Dramatique National des Amandiers à Nanterre, point de stroboscopes, mais des effets "gif" liés à la chorégraphie elle-même, alternant morceaux au ralentis et moments agités, désarticulés. D'autres chorégraphes auraient choisi de calquer les mouvements des **danseurs** sur les beats de la techno. Ici, les corps en apesanteur, en se dissociant de la musique (à tomber, au sens propre) de Peter Rehberg, nous révèle d'autant plus le caractère des "personnages", puisqu'il s'agit bien ici d'une pièce dansée écrite en collaboration avec la dramaturge Dennis Cooper.

En survêt, bomber ou short en jean, les danseurs et danseuses, tous splendides, semblent tout droit sortis de la série **Skins**. Il se toisent, s'étreignent, se rejettent dans un jeu ultra sensuel d'attraction-répulsion. Chacun

Tous droits réservés à l'éditeur

nous raconte une histoire. Que sont venues chercher ces trois copines hilares ? Une pilule avec un smiley ? Cette fille au sac à dos pleure-t-elle parce que son mec est en train de coller un peu trop près un autre mec ? On détaille les vêtements, les taches de saleté sur la cuisse de l'une, la transpiration sur le t-shirt de l'autre. Les cheveux trempés de sueur semblent continuer les mouvements. On n'a qu'un regret : que le show soit trop long et redondant sur la fin, comme à peu près 80 % des spectacles vivants (on devrait imposer un monteur avec des ciseaux aux chorégraphes) "C'est normal de s'ennuyer par moments, nous a rétorqué un journaliste à qui on faisait part de cette unique réserve. Il suffit de se laisser porter." C'te bonne blague !

Crowd, de Gisèle Vienne, aux Amandiers de Nanterre jusqu'au 16 décembre. Du 27 au 28 février au MC2 de Grenoble puis au Théâtre National de Bretagne du 6 au 9 février.

Tous droits réservés à l'éditeur

Par les temps qui courent par Marie Richeux
du lundi au vendredi de 21h00 à 22h00

59min

Gisèle Vienne : " J'essaie de trouver une contagion sensible avec les spectateurs"

11/12/2017

PODCAST EXPORTER

"Crowd", la pièce de la chorégraphe, est à l'affiche. c'est une création pour quinze danseurs, dont elle signe la conception, la chorégraphie et la scénographie. A voir du 7 au 19 décembre au Théâtre Nanterre-Amandiers, avec le Festival d'Automne à Paris.

Le direct

bord de plateau, sans provenance claire, ils forment peu à peu une micro foule dansante, dont les gestes défient l'écoulement linéaire du temps. Extrêmement singuliers dans leur danse, ils n'en parviennent pas moins à faire société. Société de fêtards, raveurs, tapant la terre et les canettes vides, ils suent, se touchent, se regardent, regardent le ciel, embrassent le paysage invisible de la musique, jusqu'à transe et épuisement. Des histoires les étreignent, des petits contes ultra scandés les irriguent en sous-texte. Parfois, une des silhouettes se distingue et attire notre regard plus qu'une autre : est-il l'élu, est-elle la sacrifiée, ou les deux ? La dernière création de Gisèle Vienne "Crowd", se joue en ce moment au Théâtre Les Amandiers à Nanterre, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, avant une tournée (Bruxelles, Grenoble, Rennes, Mulhouse, Vienne et Berlin).

> *Au début, je n'étais pas partie sur les rave parties, je voulais parler de la fête. Je ne suis pas anthropologue, je me voulais juste témoin. Cette pièce Crowd est traversée par ma mémoire de plein de choses : ma mémoire sensible, affective, la superposition des temps ; le temps de la lumière, le temps des interprètes, le temps du mouvement.*

> *Ce qui m'intéresse de manière plus vaste, ce sont les espaces qu'il faut réinventer. La société laïque ne pense pas suffisamment ces nouveaux espaces de la transgression, de l'expérience spirituelle, métaphysique... Çà ne me semble pas encore acquis. On fait glisser l'art du côté du divertissement, de la pédagogie, l'art n'est ni l'un ni l'autre.*

> *Je pense que la violence est un sentiment de pulsion qui nous anime tous. Notre être est constitué de pensées avouables et inavouables, ces sentiments et ces pensées qui nous habitent, toutes ces facettes-là font la beauté de l'humain. Ma question, c'est comment l'humain peut-il s'épanouir sans mettre en péril sa communauté?*

Programmation musicale :

- Extrait de *Crowd*
- Underground Resistance, *The Illuminator*
- The Martian, *The Intruder*

"Crowd", de Gisèle Vienne • *Crédits : Estelle Hanania*

Intervenants

Gisèle Vienne

À découvrir

- Danse : "Les images écrasent tout et assènent un discours sans rien raconter"
- Dansez avec Degas
- Akaji Marô : "Montrer son corps, c'est une manière de faire une offrande"
- Boris Charmatz: "Cette pièce, c'était une course contre la mort, un cimetière de gestes "

dansercanalhistorique.fr
Pays : France
Dynamisme : 0

Visualiser l'article

« Crowd » de Gisèle Vienne

Après la création au Maillon en collaboration avec Pôle Sud à Strasbourg, Crowd arrive aux Amandiers, avant une tournée conséquente…

La fête est finie. Un sol pleine terre jonché de canettes écrasées nous rappelle que les Rave parties sont un rituel d'extérieur, amenant aux champs les noctambules des villes. Une fille entre très lentement, short en jean et K-way jaune. Déjà, le temps se distord entraînant avec lui toutes nos certitudes sur le présent. On prend soudain conscience qu'il est au cœur du mot re-présentation.

Les détritus sont de la fête l'éternel retour. Quand les autres danseurs entrent en scène, alentis comme entre rêve et sommeil, notre perception est déjà troublée. Sur les rythmes aussi binaires qu'impérieux de la musique techno, une sélection de morceaux liés au label Underground Résistance de Peter Rehberg et KTL, les quinze interprètes continuent leur danse hallucinée, dans laquelle chaque infime détail prend une importance démesurée, comme si nos sensations étaient définitivement altérées.

Tous droits réservés à l'éditeur

Visualiser l'article

La gestuelle utilise, en grande partie, des techniques cinématographiques ou vidéo : ralentis, gros plans, mouvements retouchés, et même repris à l'envers. Mais cette grammaire ordinaire de l'image, devient, en danse, une performance inouïe. Sous les éclairages extraordinairement travaillés de Patrick Riou, qui joue de clairs-obscurs isolant chaque silhouette, à des effets de pénombres floutants, les jeunes danseurs incarnent un personnage par une précision dans l'expression comme dans le geste. Chacun d'entre eux est travaillé, ciselé pourrait-on presque dire, par le sous-texte de Dennis Cooper et les opérations que Gisèle Vienne imprime à la gestuelle.

Tous droits réservés à l'éditeur

Notre regard se focalise sur leur visage, sur une cambrure, ou se déplace comme poussé par un travelling intérieur qui le pousse à débusquer d'autres scènes. Aucun détail n'est laissé au hasard. La chorégraphie mesure, avec une précision diabolique, la temporalité de chaque micro-seconde, qu'il s'agisse de mouvements coulés, envelopés, désarticulés arrêtés ou saccadés, tissant des histoires individuelles, des rituels collectifs dans un espace qui se restreint.

Tous droits réservés à l'éditeur

L'air se charge d'électricité, on croit à chaque moment à l'explosion des corps, au débordement d'énergie et d'affects, à l'orage de violence imminente. Gisèle Vienne n'y cédera évidemment pas. À la place, des corps étendus immobiles dans le silence brutal, tandis qu'une fille fouille en pleurant les corps, impose le souvenir du 13 novembre 2015. Hasard ? Peu importe. La mort et la liesse ont ici partie liée, comme dans la transe, le sacrifice, l'extase, manifestations éternelles d'une l'humanité en quête de sens.

Agnès Izrine

Spectacle vu et créé le 8 novembre au Maillon-Wacken ; présenté avec Pôle Sud, dans le cadre de la Biennale de la danse Grand Est.

Tous droits réservés à l'éditeur

En tournée :

Nanterre (FR), , du 7 au 16 décembre à Nanterre-Amandiers, centre dramatique national dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, du 6 au 9 février 2018 au Théâtre national de Bretagne à Rennes, les 27 et 28 février à la MC2 de Grenoble, le 29 mai à La Filature Scène nationale de Mulhouse.

Tous droits réservés à l'éditeur

CULTUREBOX

culturebox.francetvinfo.fr
Pays : France
Dynamisme : 14

Visualiser l'article

Théâtre. "Crowd", quand Gisèle Vienne traverse les apparences

© Estelle Hanania

CULTUREBOX

Dans cette nouvelle création, la chorégraphe reconstitue une rave party improvisée où le mouvement des danseurs exposés en pleine lumière laisse bientôt entrevoir une réalité sous-jacente nettement plus complexe dominée par des pulsions mêlant jubilation des corps et sentiment menaçant d'une violence latente. Un spectacle d'une intensité et d'une force plastique éblouissantes.

Difficile d'imaginer un spectacle sans texte aussi parlant que cette nouvelle création de Gisèle Vienne. En chorégraphiant ce qui au premier abord évoque furieusement une partie festive improvisée sous le signe de la sensualité et de la libération des corps, Crowd ne se contente pas de célébrer les plaisirs du déhanchement collectif. Avant même que le spectacle démarre, le sol jonché, ça et là, de détritus, cannettes, bouteilles vides, sachets de chips, laisse entendre que, substances aidant, les réjouissances durent déjà depuis longtemps.
Une danseuse entre en scène, bientôt suivie d'autres participants. Ça n'a l'air de rien et pourtant on est aussitôt saisi par la façon dont ils occupent l'espace – à la fois dans le temps et hors du temps. Une alchimie troublante s'installe entre continuité et rupture. Par un puissant effet de distanciation, les mouvements des danseurs semblent à la fois terriblement vivants et étrangement suspendus. Le fait que Giselle Vienne travaille la gestuelle comme s'il s'agissait d'images vidéo susceptibles d'être ralenties ou accélérées à loisir, voire reproduites en boucles ou encore simplement arrêtées est bien sûr déterminant dans cette impression paradoxale de suspension.

Tous droits réservés à l'éditeur

Visualiser l'article

Notons qu'il ne s'agit pas d'un procédé ni d'un gimmick bêtement formel, mais d'une approche minutieusement détaillée au service d'une dramaturgie conçue en partenariat avec l'écrivain Dennis Cooper , complice de longue date de la chorégraphe. Si ce spectacle tranche avec The Ventriloquists Convention , leur création précédente qui, comme son titre l'indique, mettait en scène une convention de ventriloques aux Etats-Unis, on y retrouve cependant une capacité comparable à faire coexister plusieurs couches de significations.

© Estelle Hanania

Multiplicité Quelque chose dans Crowd opère en profondeur, on en discerne les effets à la surface. Cette relation permanente entre ce qui est visible et ce qui se trame de façon sous-jacente, jamais montré mais toujours finement suggéré est ce qui donne au spectacle toute sa force. Au gré d'une dynamique jouant sur la tension entre individu et groupe, on assiste à une traversée des états comme des apparences.

Sans construire une narration à proprement parler, même si on suit plus ou moins clairement une évolution, ce qui se déroule sur le plateau offre une multiplicité de récits possibles. Où l'on comprend que le plaisir ne va pas sans autodestruction, les pulsions sexuelles sans violence latente, l'empire des sens sans cruauté, la transe sans élans mystiques. Ce qu'on voit est en permanence doublé par ce qu'on devine; tout comme ce qu'on devine est confirmé par ce qu'on voit. Mais entre le fantasme et sa réalisation, Giselle Vienne ménage un espace d'indétermination dans lequel l'imagination du spectateur peut s'engouffrer à loisir.

Cela fonctionne d'autant mieux que, du début à la fin, la bande-son concoctée par Peter Rehberg et spatialisée par Stephen O'Malley fait littéralement corps avec le mouvement des danseurs. On assiste bel et bien à une œuvre d'art totale d'une plasticité organique admirablement maîtrisée. Car même pris dans une dynamique d'ensemble chaque danseur a sa personnalité propre, on serait presque tenté de dire sa biographie. Ce n'est donc plus simplement une chorégraphie qui se déploie sous nos yeux, mais un réseau complexe d'interactions entre des personnages au fil d'une progression où toutes sortes d'événements plus moins inquiétants peuvent survenir.

Chorégraphe, marionnettiste, metteur en scène, plasticienne, Giselle Vienne ne cesse d'inventer depuis I Apologise , en 2004, à This How You Will disappear , en 2010, des spectacles incomparables dont la beauté troublante puise aux sources de l'inconscient. Mais avec des œuvres comme The Ventriloquists Convention

Tous droits réservés à l'éditeur

culturebox.francetvinfo.fr
Pays : France
Dynamisme : 14

Visualiser l'article

en 2015 et aujourd'hui Crowd , il n'est pas exagéré de dire qu'elle se surpasse et doit être légitimement considérée comme une des artistes les plus importantes de sa génération.
Crowd , de et par Giselle Vienne, dramaturgie de Giselle et Denis Cooper
> jusqu'au 16 décembre au théâtre Nanterre-Amandiers dans le cadre du Festival d'Automne
> 26 et 27 janvier au Kaaaitheater, Bruxelles (Belgique)
> 27 et 28 février à la MC2, Grenoble
> 6 au 9 mars au Théâtre National de Bretagne, Rennes
> 29 mai à la Filature de Mulhouse
> 16 au 19 mai au Wiener Festwochen à Vienne (Autriche)
> 13 au 15 juin à la Volksbühne, Berlin (Allemagne)
> Gisèle Vienne, entretien , Des Mots de Minuit en 2012

► Sortir avec desmotsdeminuit.fr
► nous écrire, s'abonner à la newsletter: desmotsdeminuit@francetv.fr
► La page facebook desmotsdeminuit.fr Abonnez-vous pour être alerté de toutes les nouvelles publications.

Tous droits réservés à l'éditeur

« IL Y A UNE SOIF GÉNÉRALE D'UN SENTIMENT DE TRANSE »

Que se passe-t-il quand un groupe entre dans une transe qui lui permet de libérer toutes les tensions et l'agressivité ? Comment fonctionne la dynamique d'un groupe ? Pour le spectacle *CROWD*, l'artiste et chorégraphe française Gisèle Vienne a invité quinze adolescents à s'abandonner au rythme de la techno des années 90. Nous l'avons rencontrée quelques semaines avant la première du spectacle pour discuter des présentations et des représentations de la violence, de rituels indonésiens et de funérailles pensées par des artistes. « L'art est véritablement un contexte légitime pour aborder la mort et la violence. »

Dans *CROWD*, vous approchez la violence à partir d'une perspective différente de la conception négative habituelle. Y a-t-il besoin d'un nouveau discours sur la violence ?

GISELE VIENNE : J'ai travaillé de nombreuses années sur différents types de violence – parmi beaucoup d'autres sujets. La violence et la mort ont souvent une connotation négative. La violence a cependant toujours fait partie de l'humanité, qu'elle soit ou ne soit pas considérée comme civilisée. Les humains ont fait face ou ont cherché à faire face à la violence depuis des millénaires, également dans l'art. Il suffit de penser aux peintures de la grotte Chauvet dont j'ai visité la réplique l'été passé. Il me paraît donc étonnant qu'au XXIe siècle, certaines se demandent encore pourquoi j'aborderais ces sujets. Comment gère-t-on les différentes pulsions violentes en nous et d'autres pensées inappropriées si difficiles à exprimer ? C'est une préoccupation très ancienne.
Je suis très concernée par les manières dont les sociétés et les communautés créent des espaces et des situations dans lesquels la violence et d'autres émotions et pensées peuvent être exprimées et échangées au sein d'un dialogue intime, sans être irrespectueuses ou porter préjudice à la communauté. Je pense que l'art peut être un tel espace – parmi d'autres.
Toutefois : si les diverses façons d'exprimer la violence au sein d'une petite communauté lors d'une fête – qu'elle soit régulée, non régulée ou représentée – étaient un des points de départ de *CROWD*, le processus a beaucoup évolué. Ces questions sont toujours présentes, mais plus périphériques. Je ne pense pas aborder la violence d'un point de vue forcément négatif ; j'essaie d'introduire plus de nuances dans l'approche de ses différentes expressions. Et *CROWD* tente aussi de présenter ces nuances additionnelles.
Aussi les rituels ont longtemps répondu à ces besoins. La représentation et le dialogue sur la violence – et autres pensées et sentiments malséants – deviennent possibles derrière la force protectrice de l'art. Il nous faut certainement continuer à pratiquer ces rituels et à en inventer de nouveaux pour satisfaire ces besoins. Mais la première étape consistera à les identifier, les analyser et les comprendre. Certains artistes, certains politiciens, ainsi que des sociologues et des psychologues y travaillent. Un meilleur dialogue entre les différentes écoles de pensées, une meilleure collaboration bénéficierait sans aucun doute à l'organisation de notre société vis-à-vis de ces sujets.

Parlant de rituels : cette saison au Kaaitheater, le programme RE:RITE examine les rituels. En réfléchissant à la pertinence de rituels existants, mais en partant également en quête de nouveaux rituels dans des pratiques artistiques. Selon vous, quelle place les rituels devraient-ils occuper dans l'art aujourd'hui ?

Il ne faudrait jamais sous-estimer l'importance de la qualité de l'expérience artistique dans les rituels, comme les mariages ou les enterrements, ou n'importe quel autre rituel. Lorsqu'une société sécularisée ne propose pas de rituels aux qualités artistiques puissantes pour ces moments symboliques, les gens pourraient croire que la religion offre un espace spirituel plus intense que les communautés non religieuses.
J'imagine que chacun est d'une certaine façon à la recherche d'expériences profondes et spirituelles dans la vie, qui qu'on soit, où qu'on ait grandi et quels que soient les outils dont on dispose. Les artistes devraient s'engager davantage dans ces aspects de la société. Ce serait très intéressant de pouvoir choisir, par exemple, des obsèques Matthew Barney ou Pierre Huyghes. Dans la mesure où l'objet de ces événements est très spécifique, ils devraient sans doute travailler en étroite collaboration avec des psychologues, des sociologues, etc., pour s'assurer de satisfaire la gamme complète de tâches que remplissent des funérailles. Il s'agit d'un moment spirituel où les personnes touchées se retrouvent face à plusieurs questions profondes, mais il s'agit aussi d'un moment de forte cohésion sociale. Les psychologues et les sociologues sont bien entendu plus compétents que moi pour décrire ces divers rôles et aspects.

Que se passe-t-il quand vous représentez la violence ? Une transformation ? Si tel était le cas, quelle serait la valeur de cette transformation lorsqu'on assiste à *CROWD*, par exemple ?

Il y a plusieurs manières de représenter et de suggérer la violence. J'ai surtout fait appel à la suggestion, bien plus qu'à la représentation. Dès le début des répétitions de *CROWD*, j'ai été surprise par la part importante de plaisir et de sensualité qui s'en dégageait en le jouant, en le regardant, et en gérant – parmi d'autres sujets – la violence dans ce contexte précis. J'ai donc pensé qu'il serait intéressant d'également mettre ce plaisir en valeur et se focaliser sur la variété étendue et puissante de sensations qui émergent durant une fête. Une fête au large éventail d'émotions et de comportements dans la structure formelle que nous avons choisie, où le temps est fortement déformé par des règles chorégraphiques particulières.

En faisant danser la foule de *CROWD* sur des *beats* très rythmiques, vous donnez au corps, au physique, un rôle très important sur scène.

L'état physique du performeur et l'expérience physique du public sont essentiels dans *CROWD*. Le lieu où se déroule le spectacle pourrait être une rave dans les années 90, avec ses utopies et sa culture de la drogue. Un lieu où l'on crée de nouveaux rituels ou rêve tout du moins d'en créer. Dans la réalité, tout cela était plutôt très maladroit : le fossé entre l'utopie et la réalité était grand. Néanmoins, certaines de ces expériences et idées étaient réellement fortes et réfléchies.
C'était une autre façon de rechercher des expériences auxquelles la société n'offrait pas d'espaces appropriés. Ces *rave parties* et cette culture étaient souvent considérées comme des réunions de jeunes qui voulaient s'éclater, se divertir. Mais je pense que la plupart du temps les gens étaient en quête – de manière maladroite ou de façon très pertinente – d'expériences plus profondes.
Ces subcultures liées à la musique font référence à des genres spécifiques : la techno, le black metal, le punk, le rock… Pour *CROWD*, nous nous sommes concentrés sur la musique techno en tant qu'élément d'une culture underground du début des années 90. Au lieu de « morceaux », cette musique se déployait en longues plages ininterrompues. De la musique composée de morceaux, mais échantillonnée de manière à susciter la sensation d'une longue composition qui va perdurer jusqu'au bout de la fête, tout au long de la nuit et du jour suivant. Il y a une soif générale de ce sentiment de transe, qui peut éventuellement se manifester par la danse, le manque de sommeil ou la prise de stupéfiants. Dans *CROWD*, nous travaillons autour de ces expériences de perception altérée et de questions qui y ont trait. On retrouve d'ailleurs ces mêmes questions dans mes autres pièces.

Comment transmettez-vous cette sensation de transe au public ?

Je ne pense pas que les spectateurs ressentiront cette transe ou que je la leur transmettrai. Mais nous interrogerons certainement notre perception par opposition à la leur. Et aussi la façon dont la musique, la lumière et le mouvement peuvent les influencer et les altérer.
L'expérience subjective du temps et de ses distorsions est au cœur du spectacle. Nous avons travaillé sur les distorsions rythmiques et sur la qualité spécifique de la présence des performeurs. Les effets optiques aussi, et en particulier l'éclairage de Patrick Riou, peuvent provoquer un sentiment de clarté ainsi qu'une confusion simultanée. Mon travail s'inspire en général, et *CROWD* en particulier, de mouvements retouchés, de possibilités de corps artificiels, de montages et d'effets spéciaux cinématographiques, comme des ralentis, des mouvements saccadés, des coupures et des accélérations – tous des éléments déclencheurs de cet état de clarté et de confusion.
Nous n'abordons pas ces sensations en les imitant, mais tentons au contraire de trouver une approche très personnelle, très spécifique, afin qu'elles puissent aider à souligner la personnalité des performeurs. La superposition de ces qualités de mouvements et de styles ne recèle pas seulement une grande valeur chorégraphique et musicale, mais dramaturgique et narrative aussi. Elle génère des vibrations rythmiques intéressantes auxquelles on s'habitue et qui peuvent en fin de compte exercer un effet quelque peu hypnotique.
Quand on entre dans un théâtre, chacun a un rythme différent, un rythme déterminé par l'état d'esprit et les situations qui ont précédé l'entrée au théâtre. À un moment donné, leurs corps peuvent s'harmoniser avec la musicalité de la pièce. J'ai ressenti cela de manière très claire dans le théâtre nô japonais.

Les performeurs entrent-ils en transe ?

Je l'ignore. Il me faudrait d'abord mieux comprendre ces types d'états. Mais il est vrai que les performeurs atteignent souvent des états particuliers dans mes pièces. Du moins, c'est ce que nous tentons d'obtenir. Nous essayons de travailler à partir de sentiments réels et d'un état de conscience très présent afin d'éviter de simuler quoi que ce soit.

Le texte de Michel Leiris (1) sur l'aspect théâtral de la transe décrit les différences essentielles entre le « théâtre joué » et le « théâtre vécu ». Cette analyse me paraît fondamentale et très intéressante pour les états de conscience que je recherche pour mes pièces. Et je suppose qu'elle constitue une expérience essentielle du spectacle vivant.

Grâce à Arco Renz, nous sommes allées en Indonésie dans le cadre d'EUROPALIA INDONÉSIE avec la photographe Estelle Hanania et le musicien Stephen O'Malley. Nous y avons eu l'occasion d'assister à plusieurs rituels différents, lors desquels certaines personnes entraient en état de transe, ce à quoi je ne m'attendais pas. J'ai tenté de les observer et de ressentir la situation de la manière la plus précise et la plus ouverte. Il va de soi que je suis restée pleinement consciente à quel point je suis étrangère à tout cela, mais j'ai essayé de comprendre ce que je pouvais – sans doute pas grand-chose.

Vous parlez beaucoup de l'expérience collective du public et des danseurs. En même temps, chacun vit une expérience individuelle. Tentez-vous de rendre cet aspect quelque peu visible ?

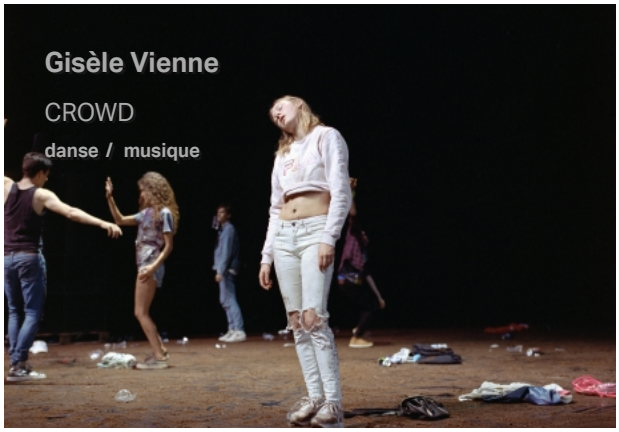
Je tente en effet vraiment de travailler au niveau individuel. J'ai abordé le fonctionnement de groupe dans *The Ventriloquists Convention* : qu'est-ce qui fait d'une communauté une communauté ? Et comment tous ces gens sont-ils aussi des individus, des personnes isolées qui se sentent même seules et différentes du reste du groupe ? En ce sens, *CROWD* me paraît plutôt une galerie de portraits.
J'ai beaucoup réfléchi et beaucoup expérimenté pour décider combien de personnes il me fallait porter à la scène pour avoir une foule et toujours être capable de voir chacun séparément en tant qu'individu. Pour le spectacle *CROWD*, quinze était le nombre idéal. On peut prendre le temps d'observer chaque danseur à travers la forme spécifique de la pièce. En outre, ils ont tous de fortes personnalités, chaque corps véhicule toute une histoire, tout un livre et cela donne une densité élevée de récits, comme un tableau très dense qui regorge de détails. Même en le contemplant à plusieurs reprises, on ne peut jamais tout voir. J'espère déclencher une expérience similaire avec *CROWD*. Non pas de manière frustrante, mais très excitante.

Un entretien avec Gisèle Vienne, par Lana Willems & Eva Decaesstecker (Kaaitheater).

(1) Michel Leiris, *La possession et ses aspects théâtraux chez les Éthiopiens de Gondar*, 1958.

PARTAGEZ

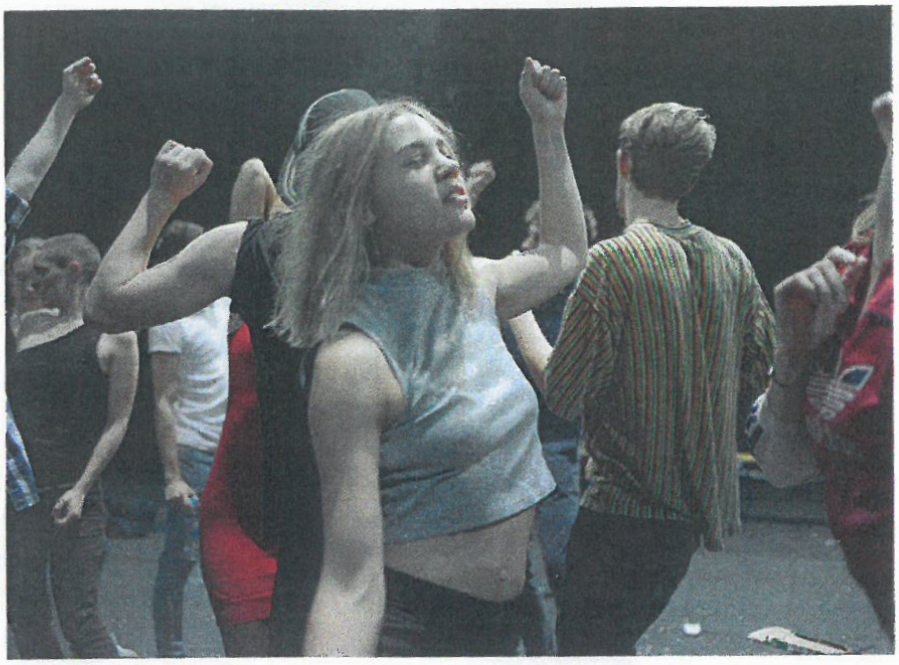
SUJETS APPARENTÉS



PRODUCTION

ve 26.01 - sa 27.01.18

Partant de rites et de fêtes – d'archaïques à contemporains –, Gisèle Vienne réunit un groupe de quinze jeunes qui dansent sur un DJ-set de Peter Rehberg. Le spectacle *CROWD* examine la violence à contre-courant du discours qui tend à décrire toute forme de violence comme barbare.



© ESTELLE HANANIA

MARCHE OU RAVE

Gisèle Vienne aime les défis. Il est rare (désormais) de voir quinze danseurs sur un plateau. Elle aime aussi interroger notre humanité, et, parfois ce qu'elle peut révéler de dérangeant et d'obscur. Dans cette foule (*Crowd*), présentée en novembre au *Festival d'Automne*, il y a l'euphorie de la fête sur des rythmes binaires ou syncopés et la violence qu'elle peut cacher. Une pièce en forme d'électro-choc pour un dialogue "avec ce qui nous est le plus intime", selon les mots de la chorégraphe. ■

CROWD, CHORÉGRAPHIE GISÈLE VIENNE. TNB, RENNES, 6 AU 9 FÉVRIER.